

LA TUNISIE ORIENTALE D'APRÈS J. DESPOIS

L'étude détaillée de la Tunisie orientale, amorcée en 1913 par la thèse de Monchicourt sur le Haut Tell¹, poursuivie par celle de Bonniard sur le Tell septentrional², s'achève par l'important et remarquable ouvrage de Jean Despois sur la Tunisie orientale³.

L'ensemble étudié comprend deux régions, la basse Steppe et, en bordure de la mer, le Sahel, dont les frontières, assez mouvantes, ne sont pas fixées par la nature. Le même climat y règne, avec à peine 300 mm de pluie ; les dépressions atlantiques, déversant sur les montagnes du Tell toute leur humidité, donnent des vents du NO qui, en descendant sur le versant S, prennent la sécheresse d'un *foehn*. La steppe n'a des pluies que grâce à des dépressions secondaires venant du N ou ayant traversé le Sahara, qui se déplacent lentement et peu vent stationner l'hiver sur le golfe de Gabès. Pendant l'été, cependant, le littoral bénéficie de brises de l'E et du NE, poussant des brumes qui rendent l'atmosphère pénible aux hommes et aux bêtes, mais qui sont bienfaisantes pour les plantes.

Ce climat n'a pas changé depuis l'antiquité par dégradation aride. Les arches des ponts romains sont adaptées aux crues actuelles. Il explique l'étendue de l'endoréisme dans les plaines de Kairouan et de l'Enfida, où les oueds venus de la Dorsale étalent en nappes leurs crues.

Les sols argileux qui tapissent ces dépressions sont des terres à blé, mais sont hostiles à l'olivier. Les sols sableux, d'origine éolienne, qui dominent entre les cuvettes, sont les meilleurs, capables de restituer aux plantes l'humidité qu'ils emmagasinent.

La zone littorale du Sahel s'oppose par ses cultures arbustives, ses olive raies, ses vergers, ses jardins à la steppe nue, à la fois terre de parcours pour les troupeaux d'ovins et terre de labour dans ses dépressions argileuses. Ce n'est pas une unité physique, une région naturelle, mais une région humaine dont les limites ont changé au cours des siècles, actuellement surpeuplée avec 100 à 200 habitants par kilomètre carré.

Il ne semble pas que le pays ait été voué à l'olivier avant l'époque romaine. Il produisait des céréales au voisinage des ports. L'habitat y était groupé. César ne mentionne que des oppida ou des castella. Cette concentration s'expliquait par l'insécurité due au nomadisme et à la turbulence des Numides.

Ce n'est qu'à la fin du second siècle, sous la paix romaine, que l'olivier s'étendit et que la population se dispersa en *çillae* — hameaux — et en fermes.

Ce n'est pas tant l'invasion musulmane du VIII^e siècle⁴ que la ruée des bédouins Hillal et Soleim du XI^e siècle qui ruina l'oeuvre romaine en laissant [134] subsister jusqu'à nos jours l'opposition des genres de vie nomade et sédentaire.

1. Ch. Monchicourt, *La région du Haut Tell en Tunisie (Le Kef, Tebourzouk, Mactar, Thala)*, thèse Lettres, Paris, Librairie Armand Colin, 1913, un vol. in-8°, 487 p.

2. F. Bonniard, *La Tunisie du Nord, Le Tell septentrional en Tunisie*, thèse Lettres, Paris, Geuthner, 1934, un vol. in-8°, 534 p.

3. Jean Despois, *La Tunisie Orientale, Sahel et basse Steppe*, Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, II^e série, t. XIII, Paris, Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1940, un vol. grand in-8°, 616 p., 39 fi g., 20 pl. phot.

4. L'invasion du VII^e siècle a dérouté les itinéraires qui passaient à l'Est et créé une étape et un caravansérail Kairouan.

Grâce à leurs remparts, aux ressources de la mer, de la course et du commerce méditerranéen, les villes du Sahel ont pu abriter les populations sédentaires et se réserver pour une expansion future. A côté, la vie du nomade est fondée sur l'élevage des ovins, élevage conduit d'ailleurs sans prévoyance : l'indigène boit le lait de ses brebis en sacrifiant

les agneaux ; les pertes peuvent atteindre 80 p. 100 de l'effectif. Le point de ralliement après la moisson et pendant l'hiver est l'enclos fait de figuiers de Barbarie qui fournissent un fourrage d'hiver et dont les fruits complètent les provisions de la famille. C'est là que sont cachés les silos. L'été, les nomades montent vers le Nord, vers la Friguia (Enfida et plaine de Tunis), pour la moisson.

Ils reviennent en août vers leurs enclos de la Steppe pour la cueillette des figes de Barbarie. Ils vont se louer ensuite jusqu'en janvier dans le Sahel pour la cueillette des olives, puis ils se dirigent vers les oasis du Sud pour échanger contre des dattes leurs moutons et la laine.

La mise en valeur du Sahel, fondée sur l'extension de l'olivier, est un fait récent, mais qui a précédé l'administration française, grâce à l'aliénation des biens domaniaux (*henchir*)¹ et aux usages tolérés sur les biens des fondations pieuses (*habous*) sur lesquelles on pouvait, moyennant redevance par tête de bétail ou pied d'olivier faire pâturer, semer ou planter. Nous avons poursuivi, en aliénant les biens beylicaux, en procédant à l'immatriculation des terres et en fournissant les capitaux.

1. Biens constitués par la confiscation des terres des tribus révoltées

Les colons européens ont largement bénéficié de cette mise en valeur; Ils ont fait défricher et planter des oliviers par le système de baux à complant (*mgharsa*). Pendant les dix à quinze ans nécessaires à la venue des arbres, le métayer indigène pratique des cultures intercalaires ; il sème des grains, garde la moitié de la récolte si la semence lui a été avancée, les trois-quarts s'il l'a lui-même fournie. Au bout de onze ans, les cultures intercalaires sont interdites. Vers l'âge de douze à quinze ans, les arbres étant en pleine production, le partage a lieu : le métayer, le *mgharsi*, garde environ 200 oliviers.

La variété d'olivier cultivée est le *Chemlali* qui donne des fruits petits et ovales, contenant 75 p. 100 de pulpe, qui rend 20 à 35 p. 100 d'huile. Entre 30 et 60 ans, l'olivier du Sahel est en pleine production et donne 4 à 6 décalitres d'olives fournissant le cinquième en poids d'huile.

La culture se pratique de deux façons. Dans les régions où l'humidité atmosphérique est suffisante, on aménage un impluvium (*meska*) deux fois plus étendu que l'olivette, qui recueille l'eau, distribuée par des rigoles aux oliviers étages en terrasses (*mankas*) que retiennent des talus de terre doublés d'une haie de cactus (*tabias*). Les arbres sont espacés de 12 à 15 m. En pays sfaxien, il faut recourir au *dry farming*, espacer les pieds d'oliviers (24 m. en tous sens), débarrasser la terre du chiendent par une sorte de hersage en utilisant la *maacha*, lame de 60 cm. de large, traînée par un chameau, qui s'enfonce de 7 à 8 cm. dans le sol, et tranche les rhizomes de chiendent.

A l'olivette s'ajoute, dans la banlieue de Sousse et de Sfax, sur un rayon de 12 à 15 km., le jardin. Pour l'irriguer, on puise l'eau avec le *dalou* dans [135] une peau de boeuf *guerba* d'une contenance de 30 à 50 L, que l'on vide dans un bassin. C'est entre Sousse et Monastir, sur le cordon littoral, que prospèrent les plus beaux jardins, cultivés en pois chiche, fèves, orge, carottes, piment, tomates, concombres, courgettes, melons, pastèques, fenouil, pêchers, abricotiers, agrumes. Dans la zone de culture sèche (*djenane*) de Sfax dominant les vergers d'amandiers, de figuiers, d'abricotiers.

Olivettes et jardins ne suffisent pas ; il faut au Sahélien des céréales. Sur les terres communales (*henchir*), il pratique la culture de l'orge ou bien il loue, au début d'octobre, des terres aux enchères par *media* de 10 ha. dans les dépressions argileuses de l'Enfida. Cette culture donne lieu à un véritable nomadisme ; le Sahélien part avec son fils, muni d'une *guitoune* (tente rectangulaire à deux pans) ou d'un gourbi de branchage démontable, recouvert et enveloppé d'un paillason, le *kib*. La culture du blé se fait après épandage des crues par dérivation des eaux des oueds qui s'achèvent dans ces cuvettes.

Malgré ces ressources, le Sahel demeure surpeuplé (100 à 200 hab. par kilomètre carré). Les indigènes les plus nombreux disposent de 10 à 50 oliviers et s'emploient comme ouvriers agricoles ; ils doivent s'ingénier, pratiquer le colportage saisonnier ; leurs femmes tissent des tapis.

Mais l'olivier demeure la ressource essentielle. C'est en olivettes que l'on place les économies gagnées dans le commerce. Les noyaux brisés dont on extrait l'huile de grignon sont utilisés comme combustible. Les tourteaux permettent de nourrir les chameaux. L'huile inférieure entre dans la fabrication des savons. Le bois d'olivier sert pour le chauffage et dans la construction.

La fièvre de l'olivier a gagné le nomade. Dans la steppe, il plante lui aussi des oliviers, entoure sa plantation d'un fossé ; le talus fait des terres rejetées se hérissent d'une zerriba de branches de jujubiers morts, en attendant que pousse la haie de cactus. Mais l'extension de l'arboriculture nuit à l'élevage.

L'habitat du nomade, la tente, d'ailleurs fixe, la petite tente volante, la *guitoune*, ou le *kib*, le *gourbi* du pauvre, tend à être remplacé par la masure de pierre recouverte de branches d'oliviers et de chaume.

Dans le Sahel, l'habitat est longtemps demeuré concentré pour des raisons de sécurité à partir du xie siècle. Les rues s'achèvent en impasses faciles à barricader en cas d'irruption. La maison est aveugle, privée de fenêtres sur la rue. La pièce de réception est isolée de la maison. La pièce essentielle, le *maghzin*, sert de cellier. Pas d'écurie, un simple hangar pour abriter les bêtes.

Une terrasse, sur laquelle s'ouvrent des pièces pour l'hiver et pour l'été, court au premier étage.

L'habitat se disperse de nouveau avec la sécurité retrouvée, mais l'olivette ne retient pas les hommes qui n'y ont du travail que la moitié de l'année.

Les villes qui s'échelonnent le long de la côte vivent de l'huile. Sousse (28 500 hab.) lui doit son commerce. Elle en exporte 102 000 qx. Le port assure les deux tiers de l'exportation de l'alfa de la haute steppe. Mais c'est Sfax surtout qui est la véritable capitale du Sud (43 000 hab.). Le port expédie deux fois plus d'huile que Sousse (206 000 qx) ; les quatre cinquièmes des gens possèdent des oliviers. Son essor date de l'ouverture de la voie ferrée de Gafsa (1897). Sfax est le point de sortie des phosphates (1 200 000 t. en 1934 et 1938). [136] Une usine de superphosphates y est installée. Relié par le rail à Tozeur en 1913, c'est aussi le port d'expédition des produits des oasis (3 300 qx de dattes). Le Sfaxien est né homme d'affaires, rival du Juif, héritier de l'esprit punique.

L'huile est donc le soutien de l'économie du Sahel, et c'est l'olivier qui a modifié les caractères de la vie dans la Steppe, au détriment de l'élevage, mais l'huile est concurrencée par le pétrole pour l'éclairage, par l'huile d'arachide comme aliment.

La vie urbaine est greffée sur la culture de l'olivier dans les campagnes, mais le front de colonisation a atteint ses limites extrêmes.

Paul Marres.

Retrouvée le 18 mars, 2011, de

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1945_num_54_294_12906